

CREATIVITE TRADITION & PSYCHOPATHOLOGIE

Deux artistes sénégalais, Alboury et Mademba, qui ont eu maille à partir avec la maladie, nous introduisent aux angoisses collectives et aux représentations traditionnelles des maladies. Leurs préoccupations dévoilées dans leurs dessins, leurs peintures et leurs textes sont l'illustration de la complexité de l'appréhension du trouble mental et l'infinité des registres où peut se situer l'intervention du thérapeute.

Notre position à l'écoute des « discours fous » et de la créativité spontanée nous expose à une réflexion sur notre créativité propre qui, en fait de normalité, fait souvent figure de « normopathie ». Ces deux peintres, dont l'un s'exprime en écrivain-poète, seraient de cette race de « peintres-mentaux » dont parlait Artaud à propos de Paul Klee, qui organisent leur espace intérieur sur un espace où chacun trouve son compte, matérialisation de ses fantasmes et de ses visions. En ce sens ils sont, « griots » tous les deux, des chantres de la tradition, à condition qu'ils y trouvent leur place.

« La vérité de la vie est dans l'impulsivité de la matière. L'esprit de l'homme est malade au milieu des concepts. Ne lui demandez pas de se satisfaire, demandez-lui seulement d'être calme, de croire qu'il a bien trouvé sa place. Mais seul le Fou est calme. »

Antonin Artaud (Textes surréalistes).

Mademba

Mademba est un Sénégalais d'une trentaine d'années qui a présenté au cours de ces trois dernières années deux épisodes pathologiques d'assez courte durée.

Mademba, dont le père est bigame, est l'aîné de sa fratrie : il a cinq frères et sœurs germains, et quatre collatéraux consanguins. La famille est Wolof (ethnie dominante du Sénégal). C'est aussi une famille de « griots » qui ne battent plus le tam-tam et qui, par conséquent, ne sont plus astreints à quêter leur argent. Ils sont musulmans et appartiennent à la secte mouride. Après le Certificat d'Études Primai-

res, Mademba a suivi deux années d'études secondaires, puis a été élève à l'École des Arts de Dakar pendant deux ans, tout en travaillant pour gagner sa vie. C'est au moment où une bourse, longtemps convoitée, est donnée pour aller en France qu'il tombe malade pour la première fois. Puis, un an après, lors de son séjour à Paris, il rechute et rentre à Dakar. Quelques mois plus tard, après avoir suivi des traitements traditionnels, il fait un bref séjour hospitalier.

Il a détruit une partie de sa production antérieure à sa maladie. Pendant celle-ci, il a réalisé essentiellement un tableau qu'il a appelé le « Xamb » (1). Mademba a représenté un rêve nocturne où il est question du « maraboutage » (2) et de l'attaque qui l'a

rendu malade et dont il aurait dû mourir selon les « marabouts » consultés.

Il y a dans cette composition une femme qu'il ne faut pas nommer et dont la tête est coupée. Mademba dit que cette tête est aussi la sienne : « *Cette femme a fabriqué ma maladie en parlant aux marabouts.* » Malgré son aspect tragique et le malaise qu'elle peut communiquer, Mademba est heureux d'avoir exécuté cette peinture. En effet : « *Si on rêve quelque chose de terrible, ça veut dire le contraire au Sénégal ; le rêve est plein d'espoir.* » Un autre tableau nommé « Liguey » (2) parle de la maladie dans les mêmes termes. Tous les objets qui ont servi au maraboutage sont représentés dans une composition abstraite. Ces objets ont probablement été collectés par un autre marabout qui les a jetés au fond de la mer pour leur enlever tout pouvoir.

De la maladie, la peinture exprime ce qui est reconnu et admis par tous. Elle fait partie de l'ordre universel comme le reste : la maladie survient pour rééquilibrer un système qui ne tolère pas la trop grande réussite d'un de ses membres. Le succès de Mademba couronné par l'octroi d'une bourse « pour aller en France » faisait jaser : « *Au Sénégal, quand on a trop de choses, les gens parlent beaucoup ; on appelle ça le cat* (3) *et ça te tue, et ils vont voir les marabouts.* » La maladie, ce sont les autres qui l'infligent ; pourtant en la recevant, Mademba se trouve protégé contre le « cat ».

Les gens n'ont ainsi plus besoin de parler. Le « ndok » protège contre le cat (4).

Tout ceci représente l'aspect traditionnel animiste de la maladie, qui coexiste avec un aspect religieux musulman exprimé par Mademba en ces termes : « *Tout ce qui m'arrive est l'œuvre du grand créateur. Après la maladie, je suis devenu plus croyant.* » Tout bon musulman doit en effet subir une épreuve douloureuse.

Notons que Mademba se rapporte constamment au système cosmogonique et religieux de sa culture, et évite ainsi une mise en cause de sa propre angoisse.

(1) *Xamb* : Ensemble des objets qui s'érigent en un autel consacré à un esprit connu ou reconnu.

(2) Le maraboutage est le « travail » (liguey en Wolof) du marabout selon des techniques magiques, dans un sens bénéfique ou maléfique.

(3) Le cat (se prononce tchiatt) est le besoin de parler de quelqu'un.

(4) Le ndok signifie que la parole mauvaise des autres (le cat) n'a plus de raison d'être puisqu'il y a la maladie.

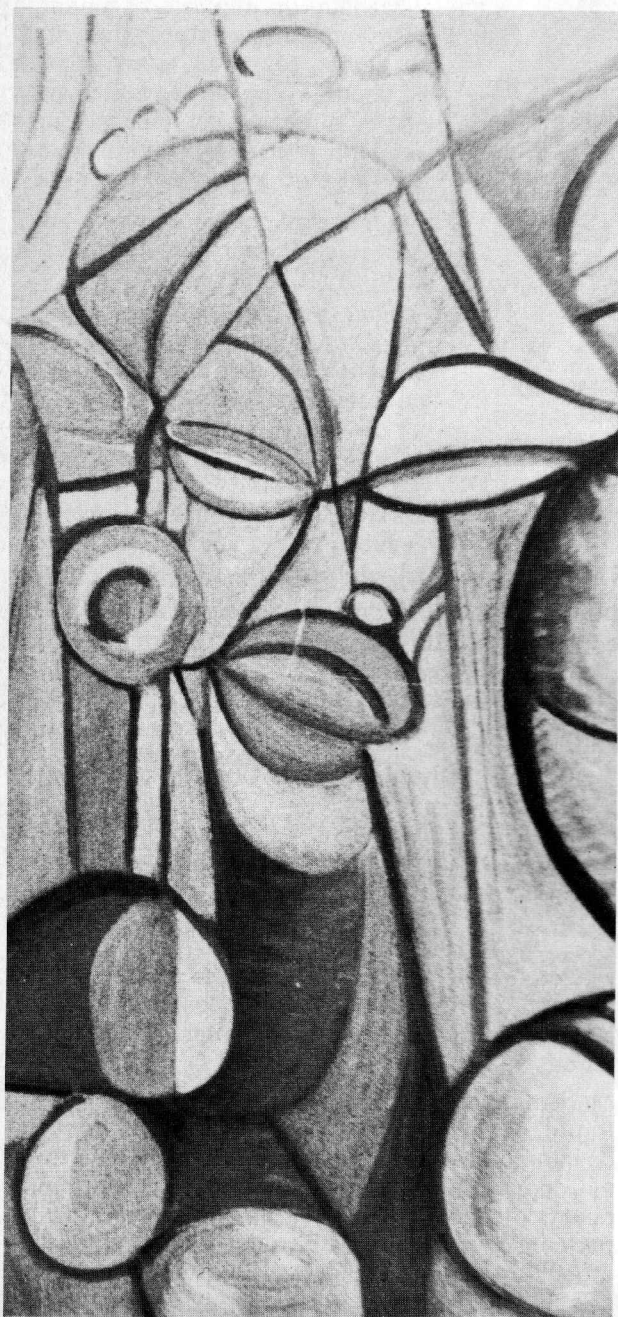
1. Ma mère

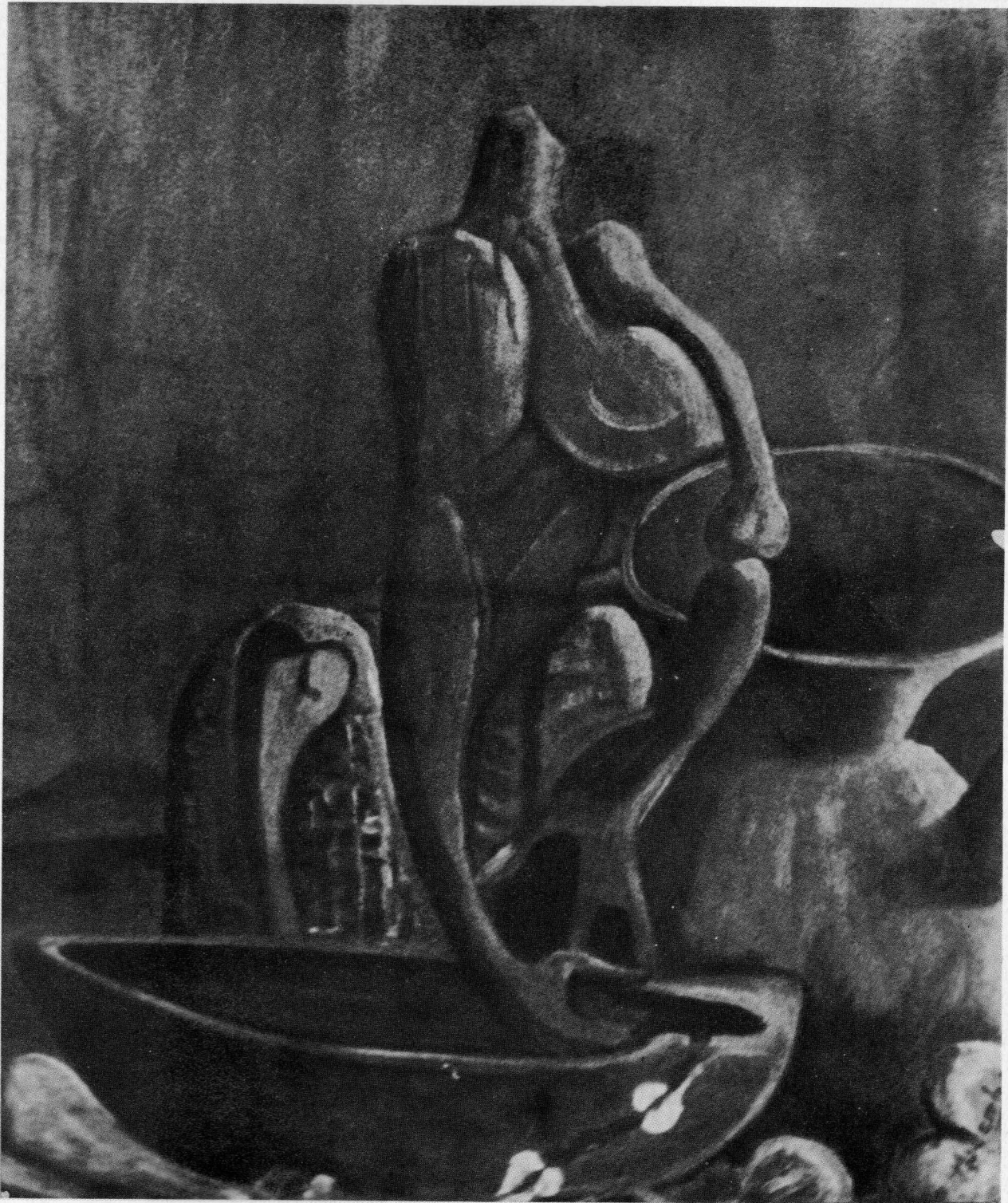
« Les femmes sont trop fatiguées sur leur fils. Quand l'enfant est malade la mère souffre beaucoup car elle n'a pas les moyens financiers pour guérir l'enfant.

Ma mère a eu beaucoup de difficultés et de peine. Ma mère était belle, mon père aussi.

Pour ma petite sœur qui était belle, tout le monde la prenait et on parlait sur elle, et elle est morte.

La langue est une bombe ici. »





2. Rêve : Le Xamb

« C'était un rêve, on m'avait emmené chez les marabouts. Il y a un canari (1), des gris-gris et unealebasse remplie de sang. J'étais mort, on m'avait tué (la tête coupée).

Les marabouts disaient que je devais mourir. Le personnage a un seul sein ; au fond il y a une mer morte. Le monde est désert, la femme plonge les cauris (2) dans le sang. Une femme m'a tué.

Elle m'a coupé la tête. Elle a fabriqué ma maladie en parlant aux marabouts et en disant des accusations. Dans le canari, il y a de l'eau avec gris-gris et serpents, et on lave le malade avec l'eau.

Si on rêve quelque chose de terrible, ça veut dire le contraire au Sénégal. Le rêve était plein d'espoir. Ça m'a fait du bien de le faire. »

(1) Récipient en terre.

(2) Petits coquillages.



3. Le maître et son élève

« C'est la leçon d'arabe.

Il faut beaucoup apprendre. Apprendre ce n'est pas seulement le Coran ; il faut sortir aussi c'est-à-dire

comprendre la vie. C'est moi l'élève. J'ai toujours voulu apprendre le Coran. Je suis élève de la vie. A partir de la maladie, il y a beaucoup à apprendre. L'homme peut être élève et élève de lui-même.

Il y a le nom de Dieu en arabe qui donne la structure du tableau. »

4. Le marabout « Tariax »

« Ce qui est rouge, c'est une main qui a de la lumière ; il y a des marabouts qui peuvent faire quelque chose. L'arbre, c'est un arbre qui parle. La force du Coran est dans l'arbre. Le Coran se cache dans l'arbre. L'arbre est une source de guérison car on fait des médicaments avec l'écorce. En Wolof, « garap » veut dire arbre et médicament. Il faut être malade pour croire ça. »

Quelques jours plus tard : « Ce marabout Tariax il te trompe, c'est un monstre. La moitié du Coran est cachée dans l'arbre. Dans ce tableau, il y a tous les marabouts, les bons et les mauvais.

5. Les diables et l'enfant orphelin

Mademba se sentait orphelin à Louga, la ville où ses parents l'ont confié à sa grand-mère pour l'élever.

Près de sa maison, il y avait des gens dont on disait que c'était des anthropophages. Il avait peur d'eux car on lui faisait souvent faire des courses le soir, sa mère n'étant pas là pour le protéger. Les autres mères « économisaient » leurs enfants.

6. La madone maure

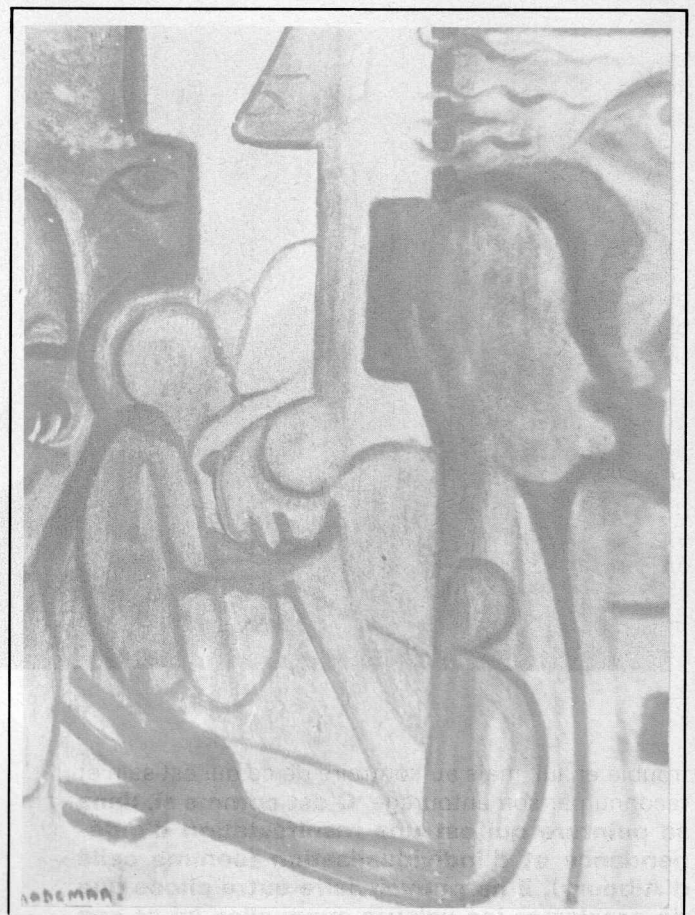
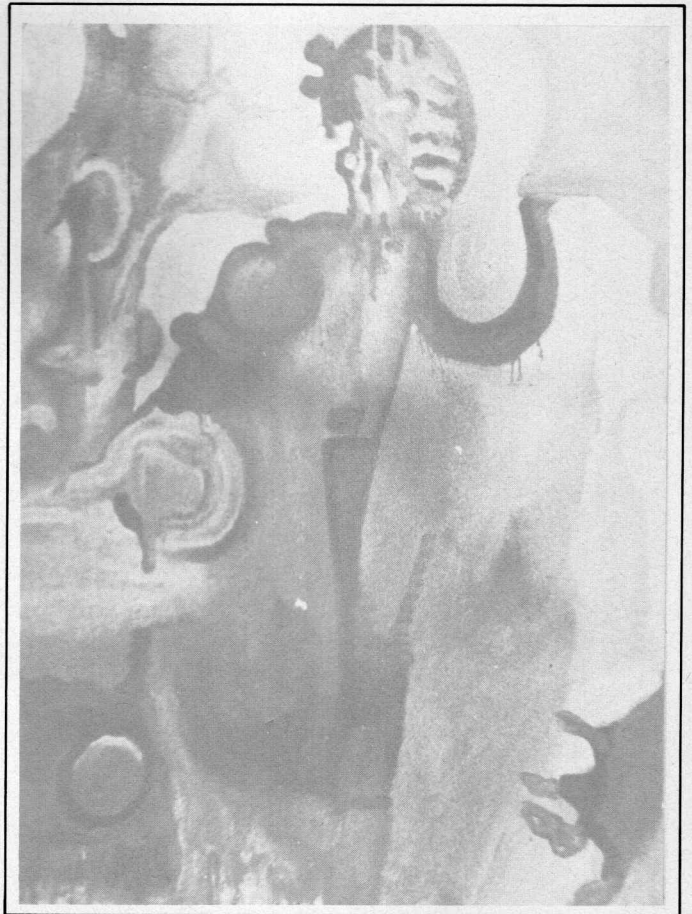
« Je peins et je sculpte beaucoup de mères avec leur enfant.

J'aime trop ma mère.

J'ai trop pitié des femmes, elles se fatiguent beaucoup, surtout les femmes africaines. Un fils doit aimer sa mère. Sa mère doit être du diamant. »

Toute la peinture de Mademba est bien à l'image de cette soumission aux valeurs traditionnelles et religieuses, à travers laquelle il lui est extrêmement difficile de se trouver lui-même comme individu, avec un désir non conforme : celui d'être un artiste et d'en vivre. Son devoir d'être un bon fils aîné, c'est-à-dire d'apporter de l'argent régulièrement pour toute la famille, et sa volonté de « plaire au père et à la mère » vont brutalement à l'encontre de son propre désir. Sa peinture nous apparaît donc comme une tentative de conciliation entre l'ensemble de ces valeurs, auxquelles il se trouve soumis, et son désir :

- le choix des thèmes peints est une référence continue à la tradition, que ce soit la femme mère, l'école coranique, les chants religieux, le tam-tam ou les tableaux louant le travail ;
- le choix de la technique picturale peut nous donner à penser que peut-être Mademba n'a pas osé « figurer » les personnages de ses tableaux. C'est en effet un péché de créer des humains ou des animaux. On fait ainsi concurrence à Dieu, car dans l'autre monde, tout ce qui a été créé se met à vivre. Mademba semble s'abriter derrière un système de formes imbriquées les unes dans les autres qui lui permet d'esquiver la forme plus précise, donc interdite. C'est peut-être pour cette raison (parmi d'autres) que Mademba a choisi Picasso comme maître. A travers ces choix, on peut dire que la peinture de Mademba ne se veut pas l'expression de ce qui est





troublé en lui, mais au contraire de ce qui est sain et reconnu par son entourage. **C'est comme si, dans sa peinture qui est une manifestation d'indépendance et d'individualisation (comme celle d'Alboursy), il ne pouvait faire autre chose que de proclamer les valeurs auxquelles lui et son**

monde sont attachés, même si ces valeurs l'empêchent de réaliser son désir d'être artiste. Et c'est à travers cette peinture, qui est rupture par rapport à la tradition, que Mademba veut faire la preuve de la vitalité des valeurs traditionnelles et religieuses en lui.

Albourny

Albourny est né à Thiès en 1945, deuxième enfant et premier fils d'une fratrie de sept. Il quitte Thiès pour Tivaouane au cours de sa première enfance. Suit l'école coranique pendant trois ans. Entre à l'école primaire puis dans le secondaire où il se révèle un élève brillant. Il passe le Certificat d'Études Primaires en 1959.

Il supporte mal la séparation d'avec sa mère qui a rejoint sa famille à Thiès, et se sent mal chez son tuteur, à Dakar, où il voulait continuer ses études. A la mort de son père, ses difficultés débutent alors qu'il se trouve dans un lycée technique de Dakar. Il quitte le lycée et fréquente l'École des Arts où il fait de l'art dramatique, du dessin et de la musique pendant une année.

Cette époque restera très riche et marquante dans sa vie ; elle correspond à la réalisation spontanée et volontaire de ses aspirations. Il choisit cette voie artistique mais avec le sentiment de la transgression car l'art ne lui permettra pas de s'insérer dans la société. La seule justification de son existence est l'aide qu'il peut apporter à sa mère qui se retrouve seule. Sa mère se remarie et il a le sentiment qu'elle le néglige.

Sa maladie débute, alors qu'il a 17 ans, par des troubles du comportement et des fugues intolérables dans sa famille. Il est en effet confié à son oncle pour qui ces manifestations sont signe d'insatisfaction et de contestation. Il est alors inscrit à l'École des Arts, fréquente des amis et ne vit plus avec la famille. On le ramène de force, il s'en échappe de nouveau.

Son état s'aggrave en 1964. « Il se sentait devenir un autre, différent de lui par sa personnalité et son comportement : il avait l'impression d'être plus grand, plus corpulent ; seul son regard restait le même, le reste du corps ne lui appartenait plus et il mordait et taillait ses bras qui lui paraissaient être très longs et se perdre dans les nuages. Il était poussé par des voix qui lui disaient : « Déchire ton corps, et brûle-toi », qui l'incitaient à tuer et à se tuer ». Il a brûlé une case dans la concession de sa grand-mère après en avoir détruit le contenu et a frappé et injurié sa mère.

Il fait plusieurs séjours à l'hôpital, entrecoupés de fugues ; il parcourt des périples qui l'amènent à tous les endroits où il a pu se fixer affectivement (Thiès, Tivaouane, Mbour, Dakar). Il est tantôt agressif, soliloquant, tantôt replié sur lui-même.

Son existence oscille depuis dix ans entre des périodes de stabilisation et des périodes d'angoisse intense, dépressives et menaçantes pour son intégrité psychique. Il dessine, peint et écrit des textes qui forment une importante collection de documents.

Il explique sa maladie par l'intervention de forces surnaturelles de diverses sortes. Sa mère et son oncle interprètent différemment ses troubles et nomment ses agresseurs.

La mère ne sait pas si ce sont les « rab » (1). Elle dit ne pas avoir consulté de guérisseur. Mais certains ont pensé qu'Albourny a été malade parce qu'il avait négligé le « xamb » (2) familial.

L'oncle dit qu'Albourny avait parlé d'un écolier jaloux de ses succès et qui lui avait jeté un mauvais sort (il aurait d'après Albourny mélangé dans un pot les matières fécales d'un aveugle à un médicament et avait enfoui le tout sous la voie ferrée de Thiès pour l'obliger à partir, à quitter toujours la maison, chaque fois que le train passait).

Une autre fois, Albourny a raconté qu'il avait rencontré sur la route un type tout blanc, très long, qui lui a demandé des allumettes ; il a dit qu'il avait vu un « djinné » (3).

Sa tante pense que ce peut être un maraboutage car il était trop fort, trop doué, trop intelligent et a excité la jalousie.

Albourny pense que « ce pourrait être du fétichisme et de la sorcellerie... parce que la co-épouse de sa mère est sorcière ». « *Les sorciers anthropophages peuvent te ronger, te changer du tout au tout et tu n'es plus le même.* »

Parfois aussi Albourny pense que tout est psychologique : « *La deuxième fois que je suis tombé malade, c'est le comportement de ma famille envers moi, leur insouciance qui me rongait ; c'était le chagrin et je crois que cela a été la cause de ma maladie...* »

La famille d'Albourny appartient à la caste des griots, tant du côté paternel que maternel. Il affirme qu'il y a eu des alliances avec les « guers » (4) mais ces alliances remontent à la génération des arrière-grands-parents ; c'est une famille considérée comme noble parce qu'elle vivait dans l'entourage des « Damels » (5) en tant que griots, et les hommes participaient au combat aux côtés des rois (6).

Ses conflits, les représentations angoissantes de sa maladie, Albourny les exprime dans une production picturale et les textes qu'il écrit pour approfondir et expliciter ses fantasmes. Il réécrit son angoisse et son histoire. Son ton est tantôt celui de l'épopée mythique, tantôt surréaliste, mais toujours marqué par l'éternelle collision des idées, des affects qui s'entrechoquent pour produire des rythmes poétiques lisibles dans des registres divers.

(1) Esprits ancestraux.

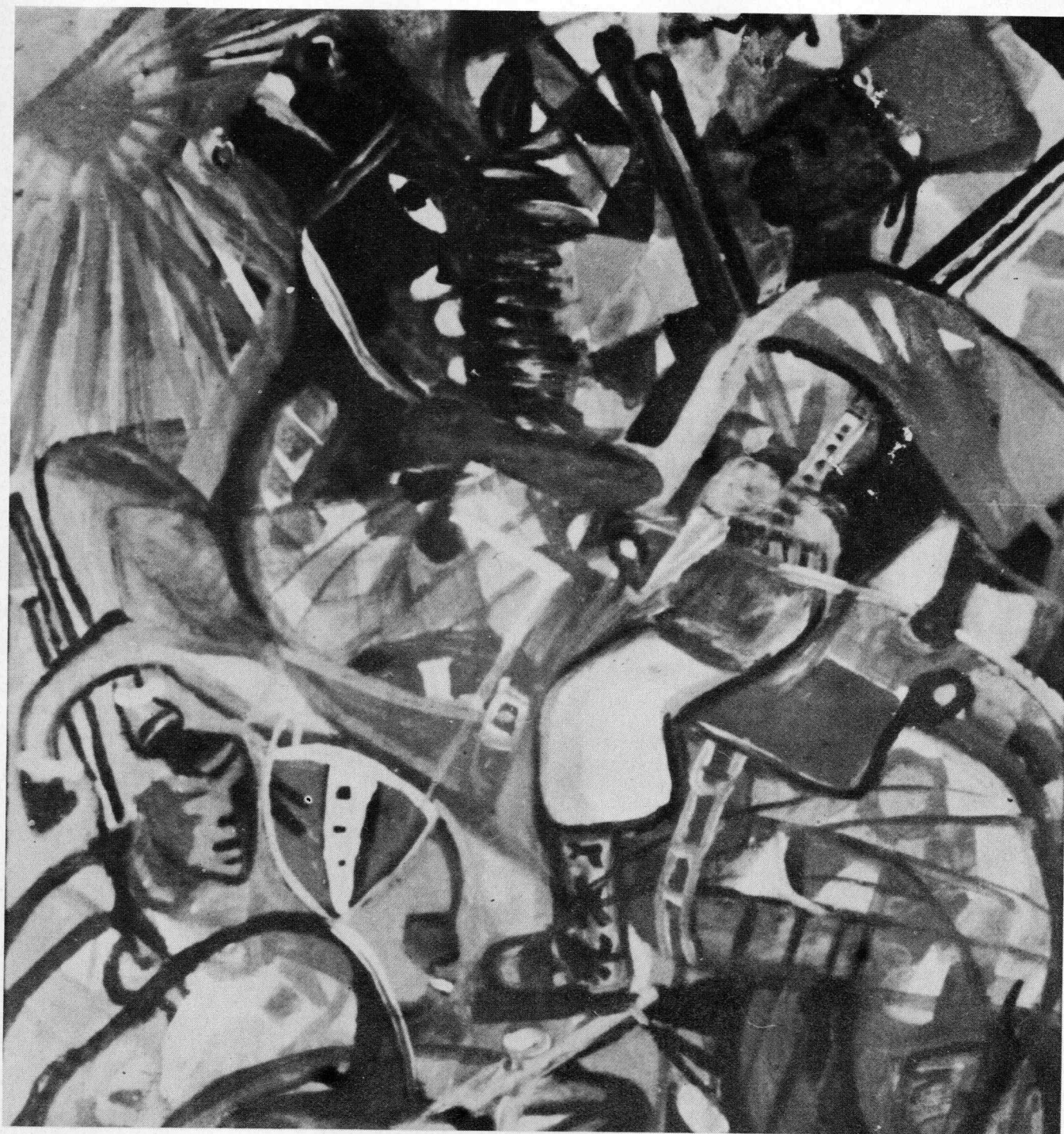
(2) Autel où sont pratiqués les libations et sacrifices pour s'allier et contenter le rab.

(3) Esprit issu de l'Islam.

(4) Guers : caste noble.

(5) Damels : roi du Cayor.

(6) Époque où Lat Dior s'oppose à l'installation des Français mais est vaincu par Faïdherbe en 1964.



1. Lat Dior N'Goné Latyr Diop

« Point n'est besoin de souligner que l'histoire a réservé une page à l'héroïsme, la haute fierté de ce Damel Teigne qu'est LAT DIOR N'GONE LATYR DIOP.

Surtout durant ses derniers jours de récapitulation quelques temps après la sanglante bataille de « DEKHELE ».

Si l'on interroge les historiens ou mieux les griots, il est certain qu'ils vont être d'avis qu'à travers « CAYOR DEME », le descendant d'Amary, N'goné Sabel n'a laissé aucun souvenir indigne de lui.

Qui était LAT DIOR N'GONE LATYR DIOP ?

Cela va sans dire qu'il fut le fils de Sakhewar Farma Thioub et de Birima N'Goné Sabel. Issu d'une noble famille, s'il fut donc un grand héros, il le doit à ses prédécesseurs, bien avant la pénétration des Européens dans le territoire. Grâce à ses qualités très rares de guerrier, il sut infliger au rang ennemi des coups brutaux quoique même il subit de son côté de lourdes pertes sans doute dues à son sang chaud, sa fierté, son désir d'agrandir l'empire, son intelligence et son antipathie à la pénétration des blancs sur le territoire. Déjà des querelles intestines entre souverains ont jusqu'à présent ruiné la monarchie et chaque empire est parti de l'apogée à la décadence ;

Comme tout homme de guerre a des défauts, il a aussi ses qualités. Des « tiédo » ne l'écartèrent point de tout sentiment religieux (1)?

Il fut le contemporain d'Hamadou SEKOU, de Maba DIAKHOU, de Mamou N'DARY et si parmi ses cousins tels que Macodou et d'autres de sa lignée comme Birame Yacine Boubou, Madior, qui menèrent un règne fastueux loin des entreprises rigides qu'il a bel et bien mené contre l'adversaire, certes d'autres différences.

Mais rien n'a entravé sa liberté de belligérance qui a déchiré le pays d'abondantes pertes.

Sa volonté et ses tactiques ; sa stratégie il le doit surtout à d'autres, tels que Demba War SALL qui éleva presque aux armes et la majeure partie de son prestige à Samba Laobé FALL.

Mais il est indéniable qu'au cours de ses derniers jours, Lat Dior N'Goné Latyr Diop fut aussi bien fier de lui, aussi courageux même qu'il ne l'avait été pendant la bataille de DEKHELE, superbement vêtu comme un spahi, il est monté sur son cheval Malaw qu'il tient à bride, ses griots et généraux à ses côtés.

Même son cheval Malaw était d'une fougue sans pardon. »

(1) *Tiédo : guerriers.*

2. Cauchemars

« Les cauchemars et hallucinations sont bien souvent dus à la perte d'une identité à travers laquelle le sujet malade s'évade de la règle religieuse ; ne partageant aucun point de vue, s'isole et se perd par « étourderie ». Ce n'est souvent que lorsque « L'objet » est retrouvé (gris-gris, amulettes, « talismans ») qu'il retrouve sa personnalité.

L'africain ne peut en aucun cas se référer à l'athéisme absolu.

Le désordre peut aussi être un facteur en même temps que le refus de croire à la parole d'un sage, d'un ami. Ça devient un délaissement, et l'individu délaissé recherche l'ordre.

C'est pour ce fait que ce tableau où l'on voit cornes, masques, silhouettes, totems ou tabous porte sa signification de délire.

Tout ce qui est de trop déborde. Un étourdi est donc quelqu'un qui se croit délaissé ou qui s'occupe trop de lui. C'est en cherchant à s'oublier, par des moyens doctes précisément, qu'il arrive en principe à se retrouver.

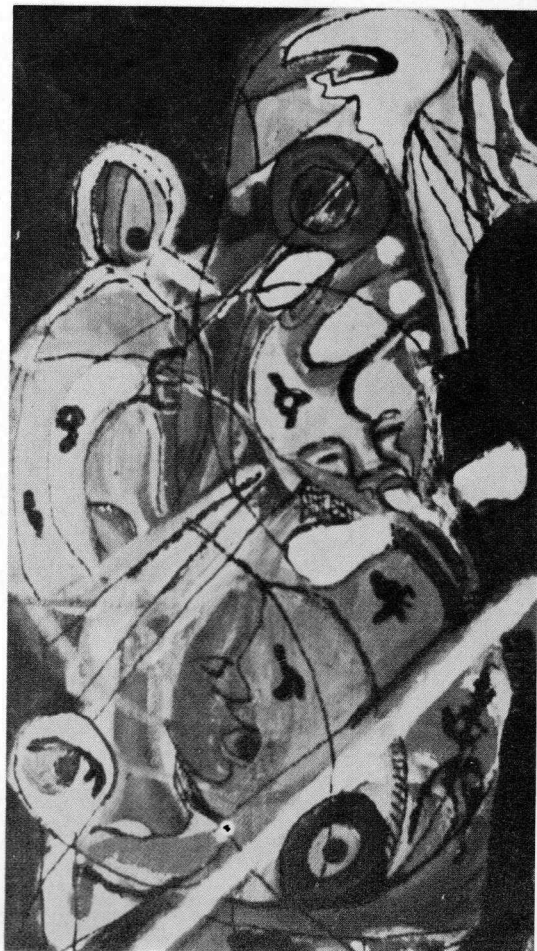
Il peut être distrait de nature, mais jamais personne ne doit délaisser Dieu complètement.

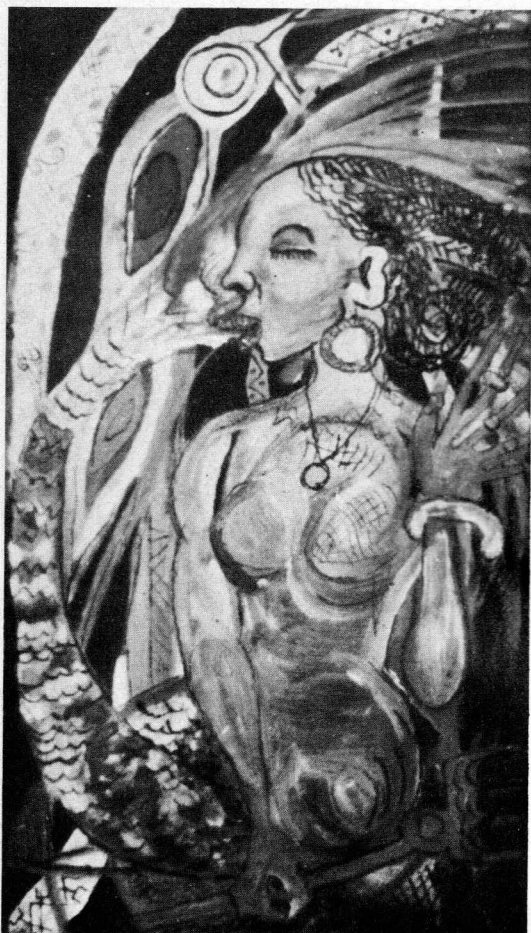
Et pour le garder – le support, c'est le respect quand on est passif, la réflexion si l'on est actif. »

3. Les « Djinné »

« Dans ce tableau où il n'y a pas assez de couleurs, couleurs variant entre l'ocre, le brun, tous se réunissant en un ton unique, le marron s'explique par ce thème : « les Djinné ».

En voit avec un peu d'attention des formes plus ou moins enchevêtrées les unes aux autres variant entre l'espèce humaine et animale, des cornes des visages, des corps, des yeux, toutes métamorphoses dont le Djinné « esprit occulte » est capable, signifiant la symbiose des esprits invisibles et malicieux, sataniques; qui envoûtent et qui par leurs caprices attirent à la tentation, aux vices, au beau... et souvent piègent, rendent fou sans soigner mais en cherchant d'autres victimes parmi les hommes sans épargner même les plus petits. Souvent, ils attaquent n'importe qui, à tort et à travers... C'est une vision hallucinatoire... »





4. Sirène de Sangomar

« Cette créature queulue de la gens marine est bel et bien une sirène.

La société d'aujourd'hui, moderne, a subi une influence occidentale, une évolution et un retour à l'authenticité, ce qui nous écarte point du tout du passé surtout quand ça détermine des croyances animistiques.

En effet, il existe comme il a toujours existé, des êtres semi-homme semi-animal, des rab en quelque sorte qui vivent dans la mer ou le fleuve de « Sangomar ». Ce fleuve où se réunissent des êtres invisibles ou les forces secrètes de la nature, les Djinné qui vivent leur vie et leur activité nocturne de la même manière que nous menons la nôtre pendant le jour, et il arrive même qu'ils soient identifiés dans la foule. Ce sont de belles créatures.

C'est pas prudent de traverser un marché à certaines heures ou de se trouver au bord de la mer pendant le crépuscule.

Les rab sont plus ou moins bons et méchants. Ils rappellent à l'ordre lorsqu'ils sont négligés et cet ordre consiste à faire une offrande rituelle. Pour ce qui concerne une sirène, chaque fleuve ou bras de mer en Afrique en a.

En Côte-d'Ivoire, nous évoquons « Mami Watta » comme ici nous dirons « Maam Coumba Laamb ou Maam N'Gésou M'Boul ». Chaque personne a un rab à l'image duquel il est « secondé » et certains n'y croient point. C'est actuellement que certains troubles mentaux sont d'origine dus à ces phénomènes de la nature. Un musicien ou un sorcier guérisseur peut appeler ou ébranler des notes de son instrument qu'il soit griot ou pas, il exprime son langage et le rab séduit le suit pour le rendre malade qu'il n'en sait exploiter ce pouvoir mystique qu'ils possèdent. Ainsi cette belle sirène se présente telle qu'elle est décrite ici de façon anthropologique. »



5. La danse des sorciers anthropophages

« TAMRATAM RAKATAL ARGUINH GUING.

Venez nous voir, nous autres, nous qui sommes passés
possesseurs de l'homme, comment on traite la chair crue.
Regardez bien ce Ndendh est fait de peau d'homme tendue,
l'ensemble du chœur défilant autour du tambour major
muni de couteaux tranchants, gesticulant des ailes
de répondre tour à tour par des « Baks », des exaltations

généalogiques vantant par le nombre, la qualité
et la saveur.

A chaque phase déterrante, grillant et grignotant.
Dans le calme de la nuit, le sorcier guette à l'aide
de sa corne bourrée de grelots qu'il remue chaque fois
qu'il la pose sur le socle du pouvoir occulte
le plus repus qui tombe est celui qui meurt le lendemain.
Tous ne meurent pas ensemble et la danse de continuer
jusqu'aux premières lueurs de l'aube, moment auquel
le muezzin invoque Allah à la Mosquée. »



6. La famille N'Diombane

« Cette œuvre est l'illustration d'une légende typiquement sénégalaise. C'est un conte qui date de longtemps. Repris par un artiste qui l'a chanté et le chant même est ourdi à la radio. J'ai entendu ce conte tout jeune, j'ai toujours aimé les contes.

Il s'agit là encore d'une famille composée d'une mère d'une jeune fille et d'un jeune homme.

Ce dernier était d'une beauté éblouissante qui le laissait certes indifférent. Car Mamadou N'Diombane tel qu'il se nomme ne pouvait supporter le fait que chaque fois que sa mère l'appelait, sa sœur de même sang et du même lait lui parlât dans ce ton : « Viens, Mamadou, viens Mamadou ». Car ceci le chagrinait trop. Et chaque fois qu'il venait répondre à sa maman, il se lamentait à son tour : Oh maman ! Oh Yay boy ! Saches que je suis pour Aïda un grand frère ». Et en chemin, il faisait la même réplique à sa sœur : « Si ta maman m'appelle, ne me dis plus (« un mari ») ; La maman toujours triste répondait : « J'écoute pas, c'est ta sœur. » Et la sœur revenait toujours avec les mêmes mots.

Cela a tellement duré que, désolé, un beau jour, Mamadou avertit sa maman de son désir de se suicider, et il disait :

« Si jamais Aïda N'Diombane ne cesse de m'appeler Mari, j'irai me suicider à la mer de Da Yane – (une mer de cette époque). »

Et décidé, il se dirigea vers la mer de Da Yane. Là, suivi de sa mère et de sa sœur qui le priaient de se retourner : « Reviens, je t'en prie, n'y vas pas ». Mais Mamadou était ferme et il exécuta son funèbre projet. La mère et la sœur furent saisies de panique à leur tour, et ils moururent tous.

C'est ainsi que finit la famille N'Diombane par une nuit lugubre où seul le silence planait. Ce grand compagnon du temps et de l'espace qui est si bien passif et qui dit trop de choses même lorsque les morts se taisent. »

La peinture d'Alboury est la peinture de ses conflits.

Les conflits personnels d'Alboury à la mort de son père sont héritiers d'autres conflits familiaux que nous n'approfondirons pas ici. Il en reste une soumission et une culpabilité à l'égard de la règle et un attachement très ambivalent à la mère. « *Dans ma famille, il y a trop d'histoires* dit Alboury, *beaucoup plus que dans d'autres familles* ».

Alboury a tenté de les dépasser, de les oublier par l'indépendance, la création, la liberté. Cette quête de liberté, mouvement de véritable libération, est perçue comme une transgression et il tombe malade. Il produit alors une autre œuvre qui devrait être thérapeutique.

C'est cette créativité là qui nous importe, forte reprise en compte de ses contradictions et de ses attaches. Laissant Alboury s'exprimer, nous retrouvons les grands thèmes de la psychopathologie (L'art et le délire – La sirène de Sangomar – Les djinné – Les sorciers anthropophages – La mère – Lat Dior – La famille N'Diombane – L'inceste).

La langue d'Alboury est d'une richesse évocatrice peu commune. Cette poésie spontanée, rappel des mythes fondateurs de l'humanité, des angoisses individuelles et collectives, des superstructures culturelles et des substructures viscérales, laisse posée la question de l'indélimitable domaine de la folie, qui conduit ou ramène à l'art.

7. L'art

« L'art, on l'a toujours dit, a sa dimension dans toutes les échelles des croyances et des conceptions.

Aussi les peintres cubistes de la génération de Picasso, qu'ils soient de la période Bleue de Prusse ou verte de Savane, font de leur mieux pour s'imposer et s'affirmer avant même qu'on ne les ait jugés.

Les peintres sont partout.

L'artiste vole par son regard tout ce que « ça » referme, la nature n'en demeure pas éloignée. La mémoire est d'exception.

L'art rajeunit les vieux et vieillit les jeunes.

La peinture liée à la littérature et se séparant d'elle, devient un mythe, créant les distorsions sur la qualité et sur la quantité.

Le peintre ayant trop peint n'est plus qu'art.

L'art est son pain, son lit, sa femme et ses enfants, ses amis et ses ennemis, tous s'identifient dans l'œuvre.

Toute œuvre d'art est aussi sacrée que le mot même.

Chacun a son style dans la matière. »

**M. BOUSSAT et
R. LEONETTI-DUCROQ**

